

Félicitations pour ce Grand prix suisse de design !

Merci beaucoup ! Cette distinction me fait vraiment  
plaisir.

Sur les médias sociaux, ta photo de profil est un renard  
plutôt qu'un portrait de toi. Pourquoi ?

J'aime bien parcourir le monde numérique de  
manière anonyme et autonome. Le renard de ma  
photo de profil est un véritable renard des villes :  
maigre, farouche, le regard éveillé et critique.  
Toujours en mouvement, en quête, curieux et  
toujours affamé. Je me reconnais en lui. Et pas  
seulement parce que je suis rousse ! La curiosité a  
toujours été ma plus grande motivation. Et si un jour  
je n'éprouve plus de curiosité pour le monde, si je  
ne m'arrête plus pour me pencher sur une belle  
feuille au sol, c'est que je serai morte. Il vaut  
toujours la peine de se concentrer sur les petites  
choses sans importance et de leur accorder de la  
valeur. Au fond de moi, je suis une chasseuse et  
une cueilleuse.

Ton itinéraire n'a rien de classique, de linéaire. Ce que tu  
fais et ce que tu es ne s'apprend pas. Sur Instagram, tu te  
dis styliste d'intérieur et architecte d'exposition. N'es-tu pas  
aussi curatrice, médiatrice en design, consultante,  
journaliste... ?

J'ai fait un apprentissage de décoratrice, ou,  
comme on le dit aujourd'hui, de polydesigner 3D.  
Tout le reste, je l'ai acquis par mes propres moyens.  
Il faudrait donc encore ajouter autodidacte à cette  
liste ! Je suis aussi commissaire d'exposition,  
j'assume des mandats de conseil et travaille  
également depuis près de 20 ans dans le  
journalisme. Il n'y a pas de nom qui englobe tout ça.

Sur tes plateformes de diffusion – aussi bien les  
expositions que les médias sociaux – tu montres essentiel-  
lement des objets créés par de jeunes designers. Tu les  
recommandes aussi à des producteurs et à des acheteurs.  
Tu es donc également une promotrice et une agente.

La promotion des jeunes designers représente  
pour moi une véritable passion. J'en ai la  
possibilité, et c'est aussi pourquoi je le fais. J'utilise  
par exemple ma rubrique « Wohntrend » dans le  
magazine *Annabelle* comme plateforme pour  
présenter de jeunes designers – évidemment  
toujours en combinaison avec des produits  
classiques. Depuis 2010, je suis co-responsable de  
la présentation de Vitra au Salone del Mobile de  
Milan. J'ai commencé par compléter l'assortiment  
de Vitra avec des objets de jeunes créateurs en  
design. Ces collages, ces juxtapositions de  
meubles connus et inconnus suscitent pour les



deux parties une tout autre attention et chacune en profite. Ils ont déjà permis bien des rencontres entre designers et producteurs.

Tu as déjà souvent employé le concept de collage pendant nos entretiens préparatoires. Tu as besoin de ce mot pour décrire ton travail. Aussi bien celui qui est imprimé que celui que tu réalises dans l'espace.

Oui, le collage, le « mix & match » est ma manière d'appréhender un thème et me donne souvent un point de départ. Mais un collage n'a rien à voir avec les *mood boards* (tableaux d'ambiance) que j'élabore pour visualiser une idée et un choix de produits pour un mandat. Dans les collages, je confronte des objets pour qu'ils entrent en dialogue, à la fois de fond et visuel. Je le fais souvent sans intention apparente et la plupart du temps de manière intuitive. Je crée des ruptures, cherche ce qui est essentiel et remets à nouveau tout en question. Il faut générer une tension. Le collage constitue le point de départ, mais aussi souvent le résultat d'un de mes travaux.

Quand je regarde ici autour de moi, je dois dire que ton atelier constitue lui aussi un collage !

Oui ! C'est tout à fait vrai. Un collage dans lequel on peut se déplacer, plein d'accessoires, de bricoles, de prototypes, d'images, de livres, d'imprimés... et, parmi tout ça, des pièces uniques d'une valeur inestimable – mais aussi de la camelote et du kitsch.

T'inspires-tu d'autres créateurs ?

J'ai fait à ce sujet une expérience qui m'a marquée à Los Angeles. Eames Demetrios, le petit-fils de Charles Eames, avait organisé pour moi une visite privée de la Eames House. Comme le célèbre living-room était fermé pour des rénovations, nous nous sommes retrouvés à la cuisine où j'ai pu ouvrir les tiroirs et les armoires. Ce que j'y ai vu m'a profondément touchée et j'ai ressenti un lien très fort avec quelqu'un de semblable à moi, Ray Eames. Je ne veux surtout pas me comparer à elle, mais dans ces tiroirs, c'était comme chez moi ! Ils étaient remplis d'objets choisis avec amour, pleins de bricoles, mais le tout était soigneusement ordonné. On pouvait sentir cette passion, cette magie et ce feu, même pour les objets les plus insignifiants.

Es-tu également une influenceuse ?

Je n'aime pas du tout ce mot. Évidemment, j'influence certaines personnes, tout comme de nombreuses autres m'influencent. Mais un influenceur exploite son statut, fait tout pour en tirer le plus grand parti possible et demande de l'argent pour cela. Ce que je fais n'a rien à voir. Mais à part ça, j'apprécie beaucoup Instagram, parce que la communication y passe purement par des images. Le réseautage, les découvertes et la communication rapide sur cette plateforme – jusqu'à un éventuel achat – facilitent beaucoup mon travail.

Ta carrière a commencé dans un garage. Enfant, tu voulais devenir mécanicienne automobile.

Mécanicienne sur auto était effectivement mon rêve d'enfant. Mon père l'était, et j'ai grandi au-dessus de son garage Volvo dans l'odeur de l'essence et le bruit des moteurs. Aux alentours, il y avait une brasserie, un terrain de football, deux stands de tir, un office des forêts, beaucoup de nature – et pas une autre fille à la ronde. Rien d'étonnant à ce que cette période m'ait marquée : je jouais au football, faisais partie de la société de tir et aujourd'hui je préfère la bière et j'ai plus d'amis homme que femme. J'aime toujours autant les Volvo. Avec du recul, je sais que ce n'était pas vraiment l'aspect technique qui m'attirait, mais la composante sociale : ces clients qui arrivaient à l'atelier avec un problème et y restaient pour bavarder un moment.

Mais tu as conservé ton faible pour les voitures. Tu as une paroi couverte d'objets et de souvenirs Volvo.

J'adore les voitures. Une des plus belles expériences que j'aie vécues a été de démonter et de rénover avec mon frère et mon père une Volvo 144 Deluxe rouge pétant de 1972, mon premier grand amour. Ma voiture est ma maison. Elle représente la liberté absolue et l'indépendance. L'idée que je peux à tout moment m'asseoir dans mon auto et m'en aller, c'est-à-dire être mobile et le rester... Mais cela veut aussi dire que certains jours, je ne dépasse pas les cent pas sur mon podomètre !

Y a-t-il un lien entre le métier que tu rêvais de faire quand tu étais enfant et ton activité actuelle ?

Oui, certainement : la composante humaine. J'admirais beaucoup mon père, parce qu'il cherchait une solution aux problèmes des clients qui arrivaient dans son atelier, peu importe le moment de la journée. Comme lui, j'ai de nombreux clients de longue date – ce qui demande beaucoup de confiance mutuelle et d'honnêteté.

Quelles ont été tes influences quand tu étais une jeune adulte, quels milieux fréquentais-tu ?

C'étaient les années 80 ! J'avais teint mes cheveux en orange vif et, avec mon look années 60, mon caractère un peu revêche, mon aplomb et mes bijoux bricolés, j'étais plutôt une marginale. J'ai été marquée par des figures féminines fortes telles qu'Annie Lennox, Vivienne Westwood, Katharine Hepburn ou Rita Mitsouko. Mon premier ami faisait partie d'une sorte de groupe d'intellectuels qui se voulaient d'avant-garde et portaient des pulls noirs à col roulé. Le noyau du groupe organisait des concerts à la maison des jeunes de Zoug, avec un bar, et qui étaient suivis d'une disco. La série s'appelait BTK (Bar, Tanz, Konzert – bar, danse, concert) et a accueilli des groupes suisses tels que Crank, Steven's Nude Club, Züri West ou The Young Gods. J'ai pu me joindre à BTK, en particulier grâce à mon idée de réaménager sans cesse le bar et la scène pour créer des atmosphères adaptées au groupe qui devait se produire – ce qui passait très

bien, même si les musiciens devaient jouer entre des ballons ou des filets de camouflage. Une fois, j'ai même bricolé dans mon salon un énorme os en papier mâché adapté au style musical. Il n'entrait pas dans ma voiture et il m'a fallu le tirer sur des patins à roulettes jusqu'au centre de jeunesse. En pleine nuit pour que personne ne me voie !

Après ton apprentissage de décoratrice, tu as voyagé en Europe pendant un an. Qu'as-tu fait ensuite ?

J'ai eu de la chance ! Globus Zurich a mis au concours une place de décoratrice pour ses vitrines. Dans les années 90, c'était pour les décorateurs l'employeur le plus intéressant, tout le monde voulait y travailler. Il y avait donc beaucoup de candidats. Pour l'entretien d'embauche, la chaise réservée aux visiteurs se trouvait à une distance respectueuse du bureau. Je l'ai prise, l'ai avancée tout près et j'ai répondu aux questions de Beat Seeburger avec les coudes appuyés sur son bureau. Il a apparemment apprécié mon insolence ! Au cours de ma carrière, j'ai régulièrement rencontré de gens qui recherchaient cette différence. Des personnes qui reconnaissent ma vision des choses, mon intuition et me faisaient confiance.

Et après avoir travaillé chez Globus, qu'as-tu fait ?

Je me suis mise à mon compte à l'âge de 30 ans. C'était l'époque où on commençait à décorer les restaurants, les agences de voyages et les événements de manière thématique. J'ai réalisé de nombreux mandats de ce genre. À côté, je travaillais pour le magazine *Ideales Heim*, où j'ai développé et géré les archives photographiques pendant des années. Je faisais cela de nuit. C'est durant cette période que j'ai appris ce que je sais sur le design. C'est là que j'ai été prise de cette passion !

Tu sembles être quelqu'un qui travaille sans se soucier des procédures classiques (conception, planification, organisation, réalisation) – est-ce exact ?

Qu'est-ce qu'une procédure classique ? Je suis la seule employée de mon entreprise ! Je suis professionnelle et organisée à ma manière. Parfois, il faut du temps pour qu'un travail réponde à mes exigences et prévoir tout cela sans se tromper représente un grand défi.

Quand as-tu commencé à faire du stylisme pour les magazines ?

J'ai fait mon premier travail de styliste pour le magazine *Annabelle Création*, qui n'existe plus aujourd'hui. Lors de cette séance de photos, j'ai remarqué que tous les ingrédients qui m'intéressent et sont importants pour moi étaient réunis : design, scénographie, mise en scène, organisation, narration et échanges avec les autres.

Pour effectuer ce travail, tu as non seulement besoin de flair pour les nouvelles tendances mais aussi de goût, tout simplement. Est-ce que cela peut s'apprendre ?

Il est certainement possible d'entraîner et d'affûter sa vision et son goût. Mais il est peut-être plus important de reconnaître le mauvais goût. Il y a cependant toujours un grand travail de recherche derrière ce que je fais, mêlé à de l'intuition et à une grande attention prêtée à la situation actuelle, au contexte du projet. Étudier et combiner – comme je l'ai dit, je suis une chasseuse et une cueilleuse passionnée.

Quelle importance ont pour toi les salons du meuble et du design ?

Les salons représentent certainement eux aussi une part importante de mon travail. Lorsque je les parcours, je suis totalement en éveil. Je sors mon radar et tous mes pores sont ouverts. Je suis détendue et me laisse conduire par mon intuition. J'aime bien que les designers m'expliquent leurs produits, j'écoute attentivement et je les observe.

Pour développer une idée, tu profites naturellement du savoir que tu as accumulé au cours des dernières années.

Il y a tant d'aspects dans le développement d'une idée ! Mais c'est vrai : quand j'ai un grand boulot, je me plonge dans mes archives. Et tout à coup, je vois quelque chose qui correspond à l'idée indéfinie que j'ai en tête. Mais de nombreux autres éléments jouent également un rôle, que ce soit une rencontre inattendue, une exposition artistique ou un bon film. Ou alors, je regarde par la fenêtre et j'aperçois un écureuil dans l'arbre en face – on ne peut pas apprendre ou prévoir d'où viendra l'inspiration. C'est tout un art de réunir les différents moments et d'en faire une idée convaincante. Mon plus grand talent est de repérer ce qui semble quelconque, fortuit et de reconnaître sa force. Parce que les hasards sont uniques, il n'est pas possible de les styler après-coup.

Mais que fais-tu quand tu ne rencontres pas de ces « heureux hasards » ?

Dans ces cas, j'ai un problème ! Je me crispe et je me bloque. Ce qui m'aide le plus, c'est de changer de décor – par exemple d'aller dans une brocante, jusqu'au magasin de fleurs au coin de la rue, au kiosque ou au bord du lac.

La magie du hasard est également visible dans les images que tu as réalisées pour le légendaire catalogue Select, arrange de Vitra. Sollicité pour créer les catalogues de la nouvelle Home Collection, le graphiste Cornel Windlin avait fait appel à toi comme styliste. As-tu eu de la peine à convaincre tes partenaires de mettre en scène les meubles Vitra dans des appartements particuliers en y incluant le chaos trouvé sur place ?

Cela n'a pas été facile et il a fallu surmonter certaines résistances. L'idée de Cornel était de montrer les pièces iconiques de Vitra comme de simples meubles parmi de nombreux autres soumis aux exigences du quotidien. Il y avait l'idée d'une sorte de démocratisation. Il voulait se

distancer des clichés du design élitare et il savait bien que pour y parvenir, il lui fallait produire de nouvelles images, des images différentes. Il a donc invité toute une série de photographes de portrait talentueux, mais aussi des dessinateurs, des illustrateurs et des peintres. Et il m'a également invitée, comme sparring-partner et comme styliste. Et les collages ont fait leur retour ! J'ai analysé toutes sortes d'appartements tels que je les trouvais, cherché les coins les plus intéressants et j'ai choisi les meubles de Vitra que je voulais combiner avec les situations fortuites rencontrées sur place. Nous avons ainsi créé des images inhabituelles et transformé le secteur du meuble dans le monde entier. Nous avons célébré le chaos vivant, son look et sa stylisation. Jusque-là, tout était nécessairement lissé et amélioré pour donner un vernis de luxe. Peu après, des magazines tels que *Apartamento*, *The Selby* ou encore *Freunde von Freunden* ont emboîté le pas. Et trois ou quatre ans après *Select*, *arrange*, d'autres maisons de meubles internationales ont également commencé à se risquer à mettre en scène leurs produits dans un espace vivant.

La première édition du catalogue a été distinguée parmi les « Plus beaux livres suisses ».

C'était plutôt incroyable qu'un catalogue commercial de meubles soit retenu dans un concours aussi réputé et destiné aux créateurs. Et c'est amusant de constater que des gens m'en parlent encore quinze ans plus tard et qu'il atteint des prix exorbitants sur eBay.

Ton nom n'est presque jamais mentionné dans les innombrables articles qu'on trouve sur internet à propos de ce catalogue. Ils parlent surtout du design graphique, de la typographie et des photographes. Le styling ne semble pas entrer en ligne de compte. Cela t'irrite-t-il pour ce projet en particulier ?

Bon, mon nom figure en toutes lettres sur la quatrième de couverture, sur un pied d'égalité avec ceux de participants ultra-connus tels que Takashi Homma et Juergen Teller... Et non, cela ne m'irrite pas. D'abord, parce que ma contribution à ce projet est connue et estimée, du moins par les gens du milieu, et parce que ma réputation en profite aujourd'hui encore. En outre, les gens reconnaissent mon empreinte. Je le constate aussi sur Instagram lorsqu'ils demandent « *Isn't this a look from Connie ?* » parce que, une fois de plus, mon nom ne figure pas dans les crédits photos.

À ton avis, faut-il de la chance pour réussir sa carrière ?

Absolument. La chance de rencontrer les bonnes personnes au bon moment. Il est également important de tirer profit des opportunités. Et d'entretenir ce qu'on appelle aujourd'hui son « réseau » ne fait sans doute pas de mal.

Quelles ont été les personnes les plus importantes pour ta carrière ?

Cornel Windlin est certainement l'un de ceux qui m'ont ouvert le plus de portes. Nous collaborions

déjà régulièrement bien avant le travail pour Vitra et nous avons continué à le faire après. Directement ou indirectement, c'est grâce à lui que j'en suis ici aujourd'hui. Mais j'ai suffisamment confiance en moi et j'ai toujours su garder le pied dans la porte quand il le fallait. Et j'ai fait mes preuves autant par mon travail que par ma personnalité.

Vous avez également géré ensemble Reefer Madness, un club illégal à Zurich.

Reefer Madness a commencé au début des années 90 comme une série informelle de soirées qui se déplaçaient dans la ville, une fois ici, l'autre là, sous un pont, dans les combles d'une maison vouée à la démolition, dans la « Villa am Parkring » ou au bord du lac – nous voulions simplement passer une belle soirée avec des gens agréables et une musique qui nous plaisait. Passer un bon moment. Plus tard, on nous a proposé l'utilisation temporaire d'un sous-sol dans le 4<sup>e</sup> arrondissement. Cornel m'a demandé si j'avais envie de le faire : évidemment ! Un autre ami de jeunesse de Zoug nous a rejoints, le designer industriel Patrick Lindon, puis des spécialistes de l'acoustique et de la technique, des gens pour le bar, etc. Chacun faisait ce qu'il savait le mieux et c'est vite devenu un immense succès. Il pouvait y avoir jusqu'à 1200 personnes par soirée. Bientôt il nous a fallu des surveillants pour s'occuper des vélos et s'assurer discrètement du calme le plus absolu. Parce que tout était illégal, le club était situé dans un quartier d'habitation et il y avait un poste de police au coin de la rue. Je n'oublierai jamais le choc quand nous avons vu quelqu'un errer dans le club avec une caméra – « Des flics en civil nous filment ! ». Mais ce n'étaient que Fischli/Weiss. Ils avaient besoin de quelques séquences vidéo de plus pour leur contribution à la biennale. Chaque soirée était différente, la musique également, et à chaque fois je réaménageais complètement les lieux – une fois avec des fleurs, des milliers de véritables roses, la suivante avec un environnement apocalyptique et des orages stroboscopiques pour de la musique Jungle hard venue de Londres. Mais avec le temps, ça a fini par être trop. Il y avait toujours plus de monde que nous ne connaissions pas et que nous ne voulions d'ailleurs pas rencontrer. Il y avait même des chauffeurs de taxi qui attendaient devant le club. Un matin vers sept heures, alors que nous débarrassions, nous avons senti que ce n'était plus cela et nous avons spontanément décidé d'arrêter. Blêmes et fatigués, nous sommes allés déjeuner chez Sprüngli – c'était fini, *time to move on*. Peu après, Zurich a adopté une nouvelle loi sur l'hôtellerie et la restauration. Avec elle est venu le temps des clubs commerciaux et des *business plans*. Ces soirées ont été quelque chose d'unique qui a laissé beaucoup de bons souvenirs et dont les gens me parlent aujourd'hui encore.

Jusqu'à présent, nous n'avons parlé que des projets passés. Que comptes-tu faire maintenant ?

J'essaie de conserver mon intérêt pour le stylisme – et pour cela, j'ai besoin de défis plus importants.

On devient aussi plus clairvoyant et plus exigeant. Actuellement, j'assume toujours quelques projets pour Vitra, mais mes capacités sont limitées. Je suis toujours plus attirée par la mise sur pied d'expositions et le développement de nouveaux produits.

C'est ça, tu travailles maintenant à ta propre marque, si je peux le dire ainsi. L'an dernier en Belgique, tu as été la commissaire de ta propre exposition à la Biennale Interieur de Courtrai : « Objects with Love ».

Exactement. Longtemps, je ne m'en suis pas cru capable et je n'en ai d'ailleurs pas eu l'opportunité. Mais quand le directeur artistique de la Biennale Interieur de Courtrai, Dieter Van Den Storm, est venu vers moi et m'a proposé de participer à l'animation d'un grand espace, j'ai saisi cette chance. Et je ne l'ai pas regretté.

Le titre de l'exposition le dit déjà : tu aimes les objets de design.

J'aime les objets – et pas seulement les objets de design. J'ai constaté à un certain moment que je disais souvent dans la vie quotidienne : « Fais donc ça avec amour ! » Par exemple au cuisinier d'un restaurant ! Ce qui m'importe, c'est une forme de conscience. Et de prendre le temps. Le concept d'« Objects with Love » vient de là. Il s'agit de quelque chose qui irradie amour et chaleur, qui peut être fait à la main, qui dissimule peut-être un désir secret ou apporte un réconfort.

Qu'as-tu éprouvé quand tu t'es retrouvée au centre de l'attention dans cette exposition ?

Mon travail est très fortement lié à ma personnalité. Le moment où j'ai réalisé que c'était bien plus évident pour les autres que je le croyais a été plutôt particulier. J'étais fière de moi – après une phase extrêmement éprouvante, j'avais réussi à imposer ce que je voulais et ce que j'avais imaginé : l'exposition telle que je la voulais et l'avais planifiée fonctionnait. Cela m'a confirmé dans l'idée qu'il est temps d'ouvrir un nouveau chapitre de ma carrière.

Oh, qu'est-ce que cela veut dire, à quoi pouvons-nous nous attendre ?

Logiquement, l'étape suivante serait de professionnaliser « Objects with Love », de l'établir sur une base plus solide pour développer avec des designers une petite collection de qualité. Mais cela ne se fait pas du jour au lendemain. J'examine plusieurs propositions qui ont suivi l'exposition « Objects with Love ». Par exemple, de travailler comme consultante pour un projet du magnifique musée du design de Gand en Belgique. Mais d'abord, je dois chercher un nouvel atelier – après 21 ans, le mien est malheureusement victime de la gentrification. On verra ce qui vient.

Pour finir, la question inévitable, mais importante : que signifie cette distinction pour toi ?

Elle me touche beaucoup et je suis très surprise qu'une anticonformiste en liberté comme moi reçoive cette distinction. Et je la vois comme une

reconnaissance du travail que j'ai accompli. Je crois que dans ma vie, j'ai beaucoup donné à beaucoup de personnes et cela me fait plaisir que cela me revienne d'une certaine manière. Pouvoir être soi-même : passionnée, sans compromis. Je suis très reconnaissante à la Commission fédérale du design de parcourir le monde les yeux ouverts et d'être prête à suivre des voies inhabituelles. Je suis également consciente que cette prestigieuse distinction peut surprendre beaucoup de monde. Elle m'a surprise moi aussi : je n'ai pas de bagage académique et je ne pratique pas l'autopromotion. Je n'ai pas même de site internet ! Je fais simplement ce que je dois faire comme je le peux – et c'est déjà assez difficile comme ça. C'est pourquoi cette reconnaissance représente beaucoup pour moi et me réjouit particulièrement.